



**HAL**  
open science

**Piroska Nagy, Le don des larmes au Moyen Age. Un instrument spirituel en quête d'institution (Xe-XIIIe siècle), Paris, A. Michel, 2000**

Eric Palazzo

► **To cite this version:**

Eric Palazzo. Piroska Nagy, Le don des larmes au Moyen Age. Un instrument spirituel en quête d'institution (Xe-XIIIe siècle), Paris, A. Michel, 2000. Cahiers de civilisation médiévale, 2003, 46 (183), pp.281-283. halshs-01341700

**HAL Id: halshs-01341700**

**<https://shs.hal.science/halshs-01341700>**

Submitted on 4 Jul 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Piroska Nagy. — *Le don des larmes au Moyen Age. Un instrument spirituel en quête d'institution (Xe-XIIIe siècle)*. Paris, A. Michel, 2000.

Éric Palazzo

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Palazzo Éric. Piroska Nagy. — *Le don des larmes au Moyen Age. Un instrument spirituel en quête d'institution (Xe-XIIIe siècle)*. Paris, A. Michel, 2000.. In: Cahiers de civilisation médiévale, 46e année (n°183), Juillet-septembre 2003. pp. 281-283;

[http://www.persee.fr/doc/ccmed\\_0007-9731\\_2003\\_num\\_46\\_183\\_2860\\_t1\\_0281\\_0000\\_3](http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_2003_num_46_183_2860_t1_0281_0000_3)

---

Document généré le 01/06/2016

H.K. insiste à juste titre sur le culte humaniste du corps, qui peut verser dans la célébration du muscle (fig. 16), en une curieuse anticipation sur le « body building ». Mais a-t-il vraiment fallu attendre l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> (1493-1519) pour voir fusionner l'individualisme et le comportement autodynamique, et pour entendre des incitations à devenir un homme total, capable d'user de toutes ses énergies physiques et intellectuelles ? Près d'un siècle avant, Guarino de Vérone et ses disciples avaient prôné cette culture conjointe du corps et de l'esprit.

Les pages consacrées aux groupes comptent parmi les plus intéressantes de ce livre. Il s'avère en effet que les représentations holistes de la société médiévale sont ou des élaborations des clercs contemporains ou des vues énoncées par les historiens des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> s. Au haut Moyen Âge, la société se fractionnait en fait en une multiplicité de groupes de nature diverse. Il y avait les parents, les voisins, les individus associés par contrat et ceux qui étaient par des traditions politiques communes. L'A. est particulièrement à l'aise quand il analyse le rôle des groupes de parenté dans les sociétés barbares. Avant la christianisation, le statut d'un individu dépendait surtout de son ascendance. Dans l'aire culturelle germanique, certains groupes de parenté vénéraient des totems (chien, cheval, loup), dont la simple existence impliquait protection et assistance d'une part, règles internes et codes de comportement de l'autre. À mesure que les différents peuples se sont convertis, l'Église a cherché à substituer ses normes à celles du groupe, à faire prévaloir une exogamie rigoureuse, à contrôler les successions ainsi que les relations entre les vivants et les morts. Avec l'aide des lignages royaux, l'Église a fait prévaloir le système patrilinéaire et l'exclusion des collatéraux. Ici et là, des révoltes « païennes » ont éclaté : il n'est pas interdit d'y voir des rébellions des groupes de parenté contre les nouvelles normes prônées par le christianisme.

Les autres groupes, engendrés par le voisinage, les contrats, l'appartenance politique ou le niveau de richesse, sont évoqués de façon plus classique, voire plus sommaire quand il s'agit des estats. On retiendra de ces pages qu'on peut appartenir à plusieurs groupes à la fois et qu'un individu en rupture avec sa parenté était incité à adhérer à un ou à des groupes

contractuels (ghilde, confrérie, communauté monastique, etc.).

Quand il traite des relations entre les hommes et les femmes, sans s'inscrire à proprement parler dans la perspective du genre, H.K. fait preuve de beaucoup de sagacité. Jusqu'au VIII<sup>e</sup> s., estime-t-il, les femmes occupaient de fortes positions dans la société et dans le système de parenté, sans parler de l'Église où les saintes et les abbesses n'étaient pas exceptionnelles. Ensuite, l'androcratisme a progressé avec le soutien des milieux ecclésiastiques. Les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles ont vu triompher la maisonnée patrilinéaire où la femme était confinée dans les tâches maternelles. Cette même période a vu fleurir un discours misogyne dont Christine de Pisan elle-même a eu du mal à s'extraire au début du XV<sup>e</sup> s. Aux yeux de l'A., l'amour courtois n'a pas mis fin à la subordination de la femme. Si l'on veut déceler les premières traces d'un amour conjugal authentique, il faut estime-t-il, se tourner vers les correspondances des marchands du bas Moyen Âge. Ceux qui ont lu les lettres adressées par Datini à sa femme ne seront pas nécessairement convaincus par cette assertion. Il faut aussi rappeler que, si le discours clérical dominant est résolument misogyne, certains théologiens et prédicateurs ont fait preuve d'estime et de compréhension pour les femmes. Le dossier du féminisme chrétien n'est pas totalement vide.

Ces dernières remarques n'enlèvent rien à la valeur d'un ouvrage bien informé et doté d'une copieuse bibliographie, qui privilégie les travaux de recherche récents, de préférence anglais ou allemands. Il faut souhaiter qu'il soit bientôt l'objet d'une traduction en français.

Hervé MARTIN.

Piroska NAGY. — *Le don des larmes au Moyen Âge. Un instrument spirituel en quête d'institution (V<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)*. Paris, Albin Michel, 2000. 444 pp. (Bibliothèque Albin Michel – Histoire).

Le beau livre de Piroska Nagy, au titre évocateur, est le fruit de la thèse de doctorat soutenue par l'A. à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et réalisée sous la direction d'Alain Boureau. Le sujet n'était pas simple à

traiter, mais Piroska Nagy a parfaitement su maîtriser son objet, offrant aux médiévistes une belle démonstration de l'intérêt de l'anthropologie historique. Dans son introduction, l'A. souligne à juste titre les difficultés méthodologiques d'une telle approche, centrée autour de l'histoire des larmes et des pleurs. Elle insiste sur le caractère spécifique de ce qu'elle appelle « l'univers des larmes chrétiennes », à la fois manifestation extérieure, visible (les larmes), manifestation affective, sensible (la componction) et manifestation spirituelle (la contrition). Situé au carrefour de l'histoire des sensibilités, de la sociologie et de la psychologie, le thème abordé par Piroska Nagy avait connu jusqu'alors une historiographie de type théologico-historique qu'elle résume parfaitement dans l'introduction. L'enquête nouvelle de l'A. imposait un cadre chronologique relativement large, près d'un millénaire, et le manie-ment de sources fort diverses, depuis les textes bibliques jusqu'à la littérature dévotionnelle, comme aux traités moraux et scientifiques, en passant par les textes liturgiques du haut Moyen Âge.

Dans la première partie, Piroska Nagy chemine à travers la « généalogie des larmes chrétiennes » principalement guidée par les références bibliques et les textes du christianisme ancien relatifs notamment à la vie des Pères du désert. Dans cette partie, l'A. démontre parfaitement la double légitimation corporelle et spirituelle des larmes dans le christianisme primitif, fortement inspirée du message évangélique et des valeurs prônées par le Christ lui-même. Les Pères du désert ont su valoriser le don des larmes, étant donné leur capacité à effacer les péchés.

Au contraire, les moines du haut Moyen Âge n'ont pas particulièrement recherché le don des larmes et ce malgré les recommandations de saint Benoît concernant les pleurs de prière et de pénitence. Dans la deuxième partie, et dans des chapitres d'une grande densité, Piroska Nagy analyse avec beaucoup de finesse la situation des larmes en milieu monastique. Malgré ce relatif détournement des larmes de la part des moines et des religieux, il faut noter l'émergence aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> s. de formu-laires de messes votives pour le don des larmes, au caractère spirituel fortement axé autour de la notion de componction du cœur, déjà valorisée par Grégoire le Grand. Au

même moment, on note encore les faveurs dont jouissent les larmes dans les textes hagiographiques dont certains sont destinés à servir de modèles pour les clercs et l'élite laïque de la société.

La troisième partie, intitulée « L'apogée du don des larmes », est essentiellement consacrée aux auteurs chrétiens d'Occident et d'Orient qui, au XI<sup>e</sup> s., ont largement contribué à faire du don des larmes, tant sur le plan pratique que théorique, un élément central du programme de perfectionnement spirituel de l'homme, considéré aussi bien pour son corps que pour son âme. Piroska Nagy relève avec justesse le rôle considérable joué dans ce processus par Jean de Fécamp, Romuald ou bien encore Pierre Damien, tous trois faisant du don des larmes un véritable instrument pour les réformes spirituelles. Pour des raisons liées à la conception même de l'approche du salut, plus axée chez les clunisiens sur l'approche institutionnelle de l'Église que sur le chemin « individualiste » des larmes, les moines de Cluny n'ont pas recherché dans le don des larmes un appui pour le développement de leur spiritualité.

Dans la quatrième partie, l'A. insiste avec raison sur la différence des chemins empruntés par les cisterciens et les victorins d'un côté, et les clunisiens de l'autre. Les cisterciens p. ex. suivent un chemin individualiste, détaché le plus possible de l'Église institutionnelle, qualifiée par Piroska Nagy de « collectiviste », et marqué par la volonté d'avoir entre leurs mains le destin de leur salut. Les cisterciens seront suivis sur ce chemin par les chartreux. En ce sens, ils se situent à l'origine du fort développement au cours du Moyen Âge central de la pratique dévotionnelle qui accorde une grande importance au don des larmes.

Dans une brève cinquième partie, Piroska Nagy se penche sur le « devenir du don des larmes » où l'on voit s'affirmer le chemin théorique et rationaliste de la scolastique qui « assèche » les pleurs. *A contrario*, le don des larmes connaît un succès grandissant au sein des pratiques dévotionnelles, déterminantes pour comprendre le rôle du corps dans la spiritualité chrétienne occidentale.

Le livre original et novateur de Piroska Nagy présente le grand mérite de faire de l'anthropologie historique de façon vivante, concrète, à partir d'un thème original et jusque-là fort

délaissé par les historiens. Sans rien négliger du travail « classique » de l'historien et du théologien, connaissant parfaitement les sources et les grands mouvements de l'histoire religieuse, de la théologie et de la philosophie au Moyen Âge, l'A. offre un remarquable travail de réflexion sur la place du corps dans le christianisme occidental.

Éric PALAZZO.

Évelyne OPPERMANN. — *Les emplois injonctifs du futur en français médiéval*. Genève, Droz, 2000, 350 pp. (Publ. rom. et fr., CCXXV).

Version abrégée et remaniée d'une thèse de doctorat rédigée sous la direction de Christiane Marchello-Nizia et soutenue à l'Université de Paris III, l'ouvrage aborde un point de syntaxe peu étudié même s'il est bien connu des grammairistes : les valeurs modales injonctives dont peut se charger à titre secondaire le futur de l'indicatif. Le premier chapitre définit très précisément le cadre théorique et la problématique. L'A. s'y place résolument dans une perspective pragmatico-énonciative et définit avec rigueur son objet : « Un énoncé est injonctif lorsqu'il permet au locuteur-énonciateur JE de demander à l'allocutaire-destinataire TU la réalisation d'un FAIRE, ce qui se laisse schématiser de la façon suivante : JE => TU/(faire) » (p. 13). Dans le prolongement de la théorie des actes du langage élaborée par Austin, les énoncés injonctifs sont présentés comme « des énoncés qui accomplissent un acte illocutoire particulier, l'acte d'injonction ». Parmi les diverses structures syntaxiques ou formelles susceptibles de traduire cet acte illocutoire qui « instaure un rapport particulier entre les interlocuteurs », le futur se présente comme une « forme parmi d'autres ». Corrélativement, « l'emploi injonctif ne représente en fait qu'un des emplois possibles du futur, quel que soit l'état du français que l'on envisage » puisque un énoncé au futur se présente d'abord, de par sa structure syntaxique, comme une assertion (éventuellement comme une interrogation) ; étant donné que l'acte d'injonction n'est pas inscrit à première vue dans le futur, la valeur injonctive qu'il peut éventuellement posséder ne peut correspondre qu'à un « acte illocutoire dérivé »

(alors que pour le mode impératif la valeur injonctive correspond à un acte illocutoire primitif). Le but de la thèse est donc de « définir les constructions et les contraintes qui permettent à un énoncé au futur d'avoir un sens injonctif et à mettre en évidence les différences existant entre ces énoncés injonctifs et d'autres énoncés au futur, qui sont par leur forme syntaxique, à première vue proches des futurs injonctifs » (p. 20). La spécificité de l'objet d'étude et du corpus (français médiéval en tant que langue écrite, morte, hétérogène) amène l'A. à préciser ses choix théoriques et méthodologiques : puisque dans les futurs injonctifs (baptisés E[futur]), la valeur illocutoire primitive assertive n'est pas supprimée, mais devient secondaire au profit de la valeur injonctive dérivée, et que les E(futur) sont ambivalents (coexistence de la valeur injonctive et de la valeur assertive), l'objectif principal sera de « préciser dans quelle conditions syntaxiques et textuelles, au prix de quelles contraintes formelles, cette inversion entre la valeur illocutoire assertive et la valeur illocutoire injonctive de E(futur) est possible ». Dans cette perspective, l'A. s'appuie sur la théorie des tropes élaborée par Kerbrat-Orecchioni dans *L'implicite* (1986), et distingue entre tropes illocutoires et tropes implicatifs, tropes conventionnels et tropes non conventionnels. Elle privilégie l'approche contextuelle en considérant « les E(futur) hors contexte comme des énoncés ambigus, compatibles avec différentes interprétations, injonctives ou non » et en faisant l'hypothèse que « leur contexte joue un rôle désambiguïsant dans l'identification de leur valeur illocutoire principale » (p. 36). Comme ce contexte peut être strictement linguistique (entourage immédiat de l'occurrence) ou extralinguistique (situation historique, contexte culturel et social définissant la hiérarchie entre les interlocuteurs), l'étude s'organise en plusieurs temps consacrés aux différents types de contextes susceptibles de désambiguïser les E(futur) et de permettre leur interprétation comme injonctifs : il s'agit d'établir parmi ceux-ci plusieurs sous-catégories en fonction de « la structure des E(futur) et [de] la lecture qu'elle permet dans le cadre de la théorie des tropes » et de « la stratégie pragmatique mise en œuvre par les interlocuteurs L1 et L2 », et de voir « si certains des contextes et constructions relevés s'avèrent particulièrement favorables à l'emploi de